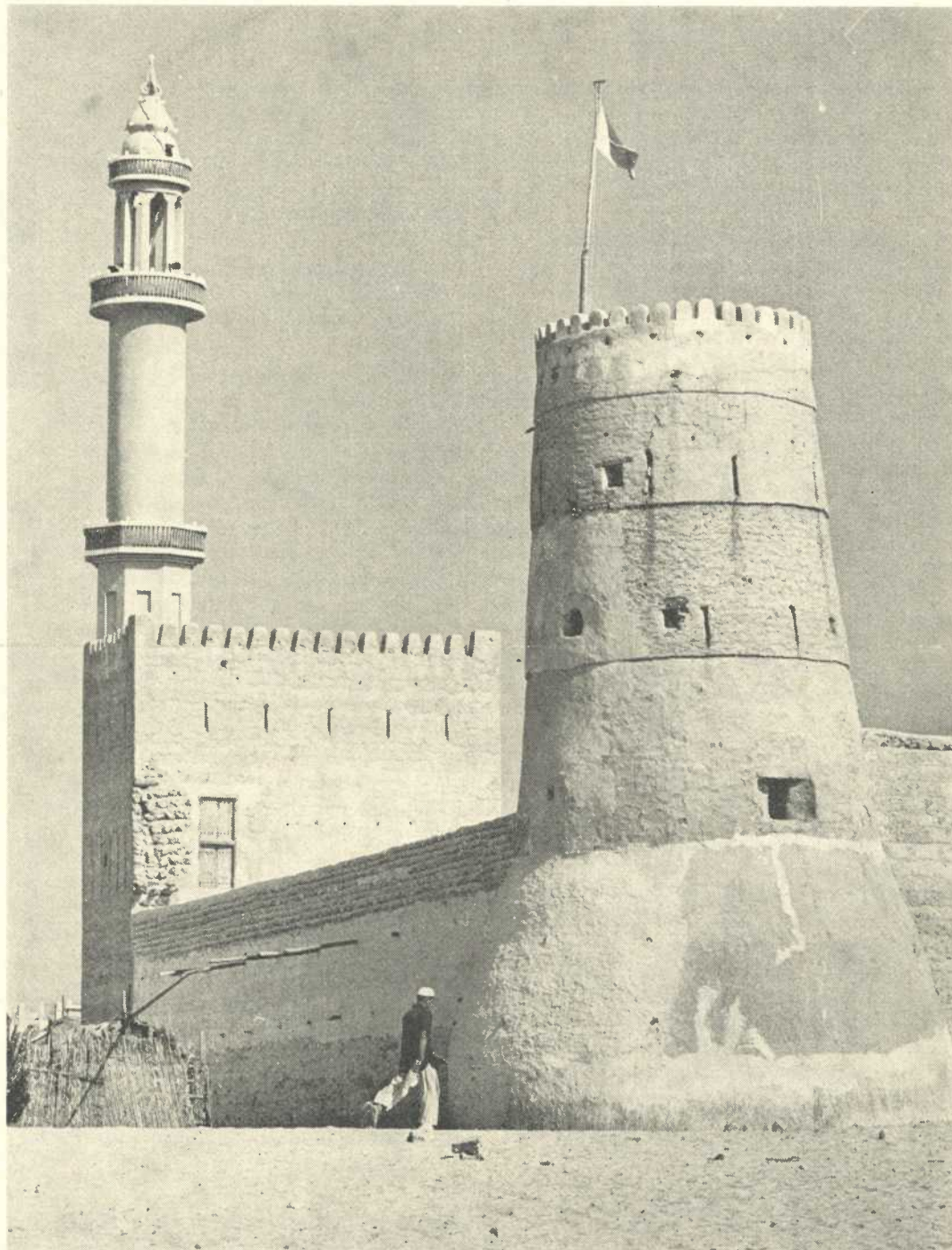


J.A. 1820 MONTREUX 1

N° 2
23 JANVIER 1970
PRIX: FR. 0.60

TRIBUNE DE CAUX



Le fort de Dubai, au nord de la péninsule arabe, gardien des grandes routes du désert pendant des siècles.

The Times London

L'avenir de la région pétrolifère la plus riche du monde

Une personnalité catholique irlandaise nous parle

Derrière les barricades de Londonderry

Ainsi que nous l'avons annoncé dans notre dernier numéro, Tribune de Caux a pu interviewer longuement, lors de la dernière conférence de Caux, l'une des personnalités catholiques les plus en vue d'Irlande du Nord, M. Patrick Doherty. Marié, père de 13 enfants, M. Doherty est vice-président du « Comité de défense des citoyens » de Derry, une ville dont le nom a figuré à la « une » des journaux en août de l'an dernier au moment où les émeutes y faisaient rage.

Pourriez-vous nous rappeler tout d'abord les faits saillants qui constituent la toile de fond des événements dont votre ville de Derry a été le théâtre en août dernier ?

Quand l'Irlande se constitua en République indépendante, il y a une cinquantaine d'années, l'Angleterre réussit à maintenir son autorité sur une partie de l'île, l'Irlande du Nord ou Ulster. Nous avons connu ce que l'on appelle la « partition » — le partage — et l'exemple tragique de mon pays est là pour montrer que cette manière de faire ne résout rien. Alors que la République d'Irlande est à 95 pour cent catholique, dans le Nord, on compte environ deux tiers de protestants et un tiers de catholiques.

On ne comprend rien aux problèmes de mon pays si l'on n'a pas présent à l'esprit le fait que les « Unionistes » — c'est-à-dire ceux qui sont loyaux envers la Grande-Bretagne — ont fait en sorte que la vie économique du pays contribue au maintien de cette prédominance protestante. Il en résulte des inégalités flagrantes. Ainsi, la région de Belfast, à l'est, fortement protestante, est beaucoup plus développée sur le plan industriel que Derry, à l'ouest, où la majorité est catholique.

Ainsi du problème du logement. Jusqu'à tout récemment, pour pouvoir voter sur le plan local, il fallait posséder une maison. En outre, selon la valeur de celle-ci, on disposait d'un ou de plusieurs votes. Un système qui n'avait évidemment rien de démocratique. Pour les autorités, vous donner une maison, c'était vous donner le droit de vote. Cela explique l'entassement des familles catholiques dans les locatifs insalubres du Bogside. Cela explique aussi comment, dans une ville comme Derry, dont 70 pour cent des habitants étaient catholiques, cette majorité n'avait que huit représentants au Conseil municipal — sur les vingt que comporte celui-ci — alors que la minorité s'attribuait les douze autres sièges.

L'un des autres résultats de cette politique, c'est le chômage. A l'heure actuelle, à Derry, 17 pour cent de la population masculine est sans emploi.

Les problèmes de l'Irlande du Nord sont à la fois politiques, économiques et religieux, bien qu'il me faille préciser qu'à mon avis,

le facteur « religion » n'existerait pas si des politiciens ne s'en étaient pas servis à des fins électorales. En fait, il n'y a pas eu de vie politique normale chez nous depuis cinquante ans. Le parti unioniste a toujours réussi à se maintenir au pouvoir.

Depuis l'an dernier, on parle beaucoup du mouvement pour les droits civiques. Quelle en est l'origine ?

Dès 1947, des progrès considérables ont commencé à se faire sur le plan de l'éducation. On a vu apparaître une nouvelle classe de catholiques, instruits, qui ont pu s'insérer dans le circuit économique et, moins pressés par les soucis du lendemain, s'occuper de la lutte politique. Plus récemment, le mouvement pour les droits civiques a commencé à se manifester. Au départ, c'était un mouvement non violent. Le gouvernement pensa pouvoir en faire façon comme il l'avait fait auparavant avec d'autres organisations — par la force. Mais bientôt, il dut constater que cette tactique ne fonctionnait pas. Plus, il s'efforçait de réprimer le mouvement, plus on voyait l'ensemble de la population catholique serrer les rangs derrière celui-ci. C'est ce qui nous a permis de faire plus de conquêtes politiques qu'en cinquante ans de luttes antérieures.

L'an dernier, la situation s'aggrava ; le mouvement pour les droits civiques était lui-même travaillé par des tendances hostiles à la non-violence, et la réaction gouvernementale et policière devenait de plus en plus brutale. De graves émeutes éclatèrent, qui atteignirent leur point culminant à Derry, du 12 au 14 août.

Pouvez-vous nous raconter ces mémorables journées, puisque vous y avez joué un rôle considérable ?

Le 12 août, les protestants de Derry avaient coutume de célébrer une victoire survenue sur les catholiques — il y a plus de trois cents ans de cela. Le gouvernement n'eut pas le courage de supprimer cette manifestation et pendant toute la journée, les manifestants défilèrent dans les rues.

Des chocs s'en suivirent, et au soir du 12, le Bogside fut envahi par la police et par des extrémistes protestants. J'aimerais souligner à ce propos qu'à mon avis, le 95 pour cent des protestants d'Irlande du Nord sont opposés à la violence et veulent voir régner la justice ; malheureusement, ils n'ont pas le courage nécessaire pour faire face aux extrémistes.



M. Patrick Doherty.

Pendant trois jours, l'agitation se poursuivait — sans cependant que les catholiques aient recours aux armes, ce qui mérite d'être signalé. On construisit des barricades ; on évacua les blessés — dont un grand nombre étaient dus à l'effet des gaz lacrymogènes. Les nerfs étaient tendus et les gens voulaient en découdre. Entre-temps, le gouvernement britannique avait décidé d'intervenir et des soldats étaient dépêchés sur Derry.

C'est alors que, de nos barricades, nous pûmes voir arriver les « B-Specials », cette troupe de choc des extrémistes protestants, qui a pour but de maintenir envers et contre tout « la Constitution d'Irlande du Nord ». La situation devenait grave. Si nous n'aimions pas beaucoup la police, au moins nous savions qu'à part quelques exceptions, la discipline y régnait. Mais avec les « B-Specials », c'était tout autre chose.

Bientôt, de ma maison, je pus voir des flammes s'élever dans le Bogside. Que fallait-il faire ? Utiliser les armes dont nous disposions ? Mais, ce serait le bain de sang. N'y avait-il pas un autre moyen d'agir ? C'est alors qu'un député irlandais au Parlement de Londres me dit que la seule chose à faire, c'était d'intervenir auprès du commandant des troupes anglaises pour qu'il donne l'ordre à la police et aux « B-Specials » d'évacuer les lieux.

Avec un ou deux de mes collègues, je partis en passant par-dessus nos barricades. De là, avec un mégaphone, je demandai à parler à l'officier responsable. Il me fallut répéter ma demande à plusieurs reprises jusqu'à ce qu'un soldat s'approche et me conduise finalement au commandant. Celui-ci, avec son flegme tout britannique, m'assura que sa tâche était de « garder en main la situation ». Je lui fis remarquer qu'il n'y parviendrait jamais, tant que la police et les « B-Specials » étaient dans les parages et que, pire encore, si l'armée se montrait à leurs côtés, la population catho-

garage de bergère



vevey

Téléphone 51 02 55

lique aurait l'impression d'une collusion qui la rendrait capable de tout. Le commandant m'expliqua qu'avec les effectifs restreints dont il disposait, il ne s'estimait pas capable de maintenir l'ordre, et que pour cette raison, il avait besoin de la police. Je lui ai assuré qu'au contraire, s'il faisait évacuer celle-ci et les « B-Specials » il pourrait accomplir sa mission avec la moitié de ses effectifs. « Pouvez-vous me le garantir », demanda-t-il ? « Je ne peux rien vous garantir, lui ai-je répondu. Tout ce que je sais, c'est que les gens ont souffert trop longtemps, qu'ils attendent un geste de quelqu'un, quelque part, et que vous pourriez être l'homme qui fait ce geste. » Le commandant donna l'ordre d'évacuation. Le calme revint dans le Bogside.

Ma tâche et celle de mes collègues du comité ne faisaient cependant que commencer. L'armée veillait de l'autre côté des barricades. Les esprits étaient si tendus qu'il n'était plus question de laisser qui que ce soit portant l'uniforme entrer dans le Bogside ; cependant, il fallait y maintenir l'ordre et la discipline parmi ses 40 000 habitants.

Pendant les neuf semaines qui suivirent, le Bogside devint une sorte d'Etat dans l'Etat, dont notre association fut en quelque sorte le gouvernement de facto, se chargeant du logement, du ravitaillement et des finances. L'opinion publique anglaise et mondiale avait les yeux fixés sur nous, nous le savions. Je n'oublierai pas les titres des grands quotidiens londoniens qui écrivaient : « La Reine ne règne plus ici. »

Après cette période marquée par des péripéties multiples, nous acceptâmes finalement d'entrouvrir nos barricades et l'armée put pénétrer dans le Bogside sans qu'un seul coup de feu ait été tiré. On m'assure que le commandant des troupes anglaises enseigne maintenant dans une école d'officiers l'art de la diplomatie !

Y a-t-il eu, durant cette période, des interventions étrangères, spécialement parmi les jeunes ?

Un certain nombre de jeunes gens étrangers sont effectivement venus au Bogside. C'était l'été, les vacances, et l'idée de cette sorte de nouvelle commune captivait les gens. Quelques-uns de ces jeunes étaient très sincères ; ils voulaient vraiment nous aider dans notre lutte pour les droits civiques. Il y en avait parmi eux qui se mirent à organiser à tout bout de champ des meetings. Ils haranguaient la population, lui tenant de grands discours sur notre pays, l'Eglise, etc. Leur zèle était tel que l'un d'entre eux, un Allemand, me lança un jour : « Vous ne parlez pas au nom des habitants de cette ville ! »

Que pensez-vous de Bernadette Devlin ?

J'ai beaucoup d'admiration pour elle, pour ses capacités, et son courage, même si je ne suis pas d'accord avec ses idées politiques. La presse internationale la présente comme une sorte de Jeanne d'Arc. Je doute fort qu'elle-même approuve cette comparaison. M^{lle} Devlin est devenue membre du Parlement à la faveur d'une scission qui existait au sein de la majorité catholique. Pendant les événements de Derry, je l'ai vue plus d'une fois, généralement entourée de cameramen.

Quelle est, en ce début d'année, votre préoccupation majeure ?

La question de l'emploi et du logement. Le premier est un problème lancinant. Je suis certain qu'une solution est possible. J'ai été frappé de constater qu'en Suisse, il avait fallu faire venir des centaines de milliers de travailleurs étrangers, vu les besoins de l'industrie. Nous avons absolument besoin de créer, chez nous, des emplois, et si parmi ceux qui me lisent, en Suisse, en France ou ailleurs, il en est qui peuvent faire quelque chose à ce sujet, qu'ils sachent que de cette manière, ils nous rendraient un immense service. Je crois pouvoir leur dire par ailleurs que la main-d'œuvre irlandaise est excellente. Même au milieu des troubles, la production a continué dans nos fabriques.

Quant aux logements, le gouvernement semble avoir pris conscience de la gravité du problème et un programme de construction est en cours.

Mais permettez-moi de vous dire qu'il faut résoudre ces problèmes avec urgence, sinon des troubles plus graves surviendront.

Au printemps dernier, une photo avait attiré l'attention de l'opinion publique internationale. On y voyait les évêques anglican et catholique de Derry visitant ensemble les quartiers ouvriers de la ville. Avez-vous un commentaire à faire à ce sujet ?

Un groupe de représentants des professions libérales — médecins, professeurs, avocats, ecclésiastiques — se retrouvaient parfois sous les auspices des Eglises. J'appréciais leurs efforts, tout en estimant que ces hommes étaient trop loin de la masse pour se rendre compte de la gravité des angoisses provoquées par le chômage et le manque de logements. Je leur ai dit un jour qu'ils devaient aller vers le peuple, l'interroger, afin de connaître ce qui le préoccupait vraiment et j'ai même ajouté qu'à moins qu'ils ne le fassent, les gens les rejetteraient exactement comme les habitants de Jérusalem avaient rejeté le Christ ! Ce fut un beau tapage. Mais les deux évêques, courageusement, décidèrent de descendre dans la rue et le spectacle de ces deux vieillards — ils avaient chacun plus de 70 ans — contribua à ramener le calme dans les esprits. Malheureusement, nous n'avons pas su continuer dans leurs traces.

Quand vous repensez aux événements d'août 1969, qu'en reste-t-il de plus précieux pour vous ?

Pendant les neuf semaines de la République de Bogside, nous avons vécu une fraternité et un christianisme qui, pensais-je, avaient disparu complètement. Des gens qui ne se connaissaient pas se sont entraînés. Savez-vous que jour après jour, des gens que nous ne connaissions pas venaient offrir leur aide à ma femme. Notre communauté était sur la sellette et nous savions que les yeux du monde étaient braqués sur nous.

C'est un état d'esprit typique du peuple irlandais. Certes, nous sommes vite colériques et nous nous querellons facilement ; mais nous sommes prompts aussi à pardonner. Aussi bien, quand les Irlandais entreprennent quelque chose, ils parviennent à leurs fins.

Je suis très conscient du scandale que l'Irlande représente aujourd'hui aux yeux du monde. Catholiques et protestants se servent de Dieu comme d'une marionnette et chacun veut le mobiliser de son côté. Je pense que si nous trouvions une solution, nous aurions certainement quelque chose à apporter au reste du monde. Y parviendrons-nous, c'est évidemment la grande question.

Dans quelles circonstances avez-vous connu le Réarmement moral et que vous a-t-il apporté ?

Au printemps 1969, la troupe de *Il est permis de se pencher au-dehors* vint à Derry. Un jour qu'elle donnait une représentation, le spectacle était à la fois dans la salle et dans la rue. Pendant que les acteurs jouaient une scène d'émeute, dans la rue, on se battait pour de vrai.

En bon Irlandais, j'étais au début très méfiant à l'égard des représentants du Réarmement moral. Voulaient-ils, à l'instar d'autres gens, me rappeler certains préceptes fondamentaux pour me détourner du combat que je menais ?

Je vis bientôt qu'il n'en était rien. Mes amis du Réarmement moral me disaient en fait : « Si tu dois te battre, bats-toi. Mais bats-toi pour ce qui est juste. Et si tu dois te battre, sache véritablement pourquoi tu le fais et veille aux armes que tu emploies. » Je puis vous assurer que cela m'a aidé et éclairé.

Samedi 7 et dimanche 8 février, à 17 h. 30

Cinéma Rex, Montreux

La Voix de l'Ouragan

film en couleur, parlé français

Un drame de l'Afrique moderne, qui éclaire les conflits raciaux de notre temps.

Pétrole, politique et idéologie

LONGTEMPS bercés par le ressac de l'oubli, les rivages du golfe Persique sont en train de s'animer et vont, sans doute, ravir la première place dans la « une » des journaux à d'autres régions troublées du monde. En effet, les eaux du golfe Persique cachent, à ce que nous affirment les experts, 60 % des réserves mondiales de pétrole. Il n'est donc pas indifférent ni à Washington, ni à Moscou, ni à Pékin de savoir qui va prendre la place des Britanniques, ces derniers ayant annoncé leur intention de se retirer de cette région dès la fin de 1971.

Au moment où nous écrivons, la guerre entre le royaume du roi Fayçal d'Arabie et la République populaire du Sud-Yémen (Aden) n'est pas près de se terminer. Commencée le 26 novembre dernier, elle dresse dans un dramatique face à face deux conceptions du monde qui divisent l'Islam, autant que les deux supergrands qui se disputent (déjà !), mais par personne interposée, l'hégémonie de ces richesses fabuleuses. Fayçal, c'est le descendant du prestigieux Ibn Séoud, lui-même de la lignée de Sam Ibn Nuh, que la Bible appelle Noé. C'est le monde arabe traditionnel, avec ses cheiks, ses harems, ses Cadillacs, son traditionnalisme, sa stabilité aussi. En face, c'est une équipe de jeunes marxistes, âgés de 25 à 35 ans, qui se sont emparés du pouvoir après le départ des Britanniques d'Aden, cette base devenue sans utilité pour Londres, après la fermeture du canal de Suez.

La « décolonisation » d'Aden, un échec à ne pas répéter

Il faut bien dire — et les Britanniques clairvoyants sont les premiers à le reconnaître — que la « décolonisation » d'Aden s'est opérée dans les pires conditions. « Un pays maudit s'il en est, écrit le correspondant du *Figaro*, écrasé entre le désert arabe et la fournaise de l'entrée de la mer Rouge. La colonie britannique n'avait qu'une richesse (et jamais Londres n'avait eu l'idée ou la volonté d'en chercher une autre) : l'escale des steamers de l'Orient après le passage du canal. »

Aussi le gouvernement britannique négligea totalement le développement économique du pays et ne se préoccupa pas davantage de la formation d'une élite politique. On poussa les hauts cris lorsque, à l'approche de l'indépendance, deux groupes révolutionnaires rivaux se livrèrent à une véritable guerre civile. L'Union Jack amenée, une jeune équipe, sans expérience, prit le pouvoir. Se trouvant à bord d'un navire à la dérive, les dirigeants du Sud-Yémen, naturellement portés vers Le Caire ou Damas, firent appel à leurs « frères » arabes. Mais la guerre des sept jours et l'imbroglio yéménite étaient encore trop proches et trop cuisants pour que le colonel Nasser puisse venir en aide à la jeune République. Celle-ci n'eut d'autres ressources que de s'hypothéquer à Moscou, lequel était trop heureux de prendre une place que les Chinois convoitaient.

L'aide russe permit d'éviter le pire. Cependant il y a aujourd'hui 25 000 chômeurs à Aden pour un pays d'un million cinq cent mille habitants, et Aden est bel et bien une ville oubliée. Aussi le conflit actuel est-il important à plus d'un titre : pour la possession de terrains pétrolifères très riches, qui tireraient d'embarras provisoirement le Gouvernement du Sud-Yémen, et surtout pour la consécration ou la défaite de l'implantation

Avant 1939, seuls l'Irak et l'Iran produisaient du pétrole. Mais, depuis une vingtaine d'années, le pétrole a été foré dans les eaux mêmes du golfe, dont les populations qui s'adonnaient autrefois à la culture des perles et à la pêche se retrouvent aujourd'hui imbriquées dans les pires contradictions idéologiques et économiques du XX^e siècle. L'Etat désertique de Abu Dhabi, par exemple, jouit tout d'un coup d'un revenu par tête d'habitant de 2000 dollars, sans doute le plus élevé du monde.

Cette richesse fabuleuse n'a pas seulement amené les grosses voitures et les casinos sur les berges du golfe, mais aussi a garni les carnets de commandes des marchands de canons européens.

Pour la Russie, il est plus économique — et considérablement plus « payant » politiquement — de s'approvisionner en pétrole arabe que de se mettre à exploiter ses propres ressources en Sibérie. Ses prospecteurs parcourent actuellement le Nord de l'Irak et le Sud des Etats du golfe Persique !

Il faut avouer que les Anglais, pourtant forts économiquement et militairement, n'ont rien compris à la lutte idéologique qui se déroulait dans la région d'Aden. Sinon comment

soviétique dans la presqu'île, ce que le roi Fayçal ne saurait tolérer, pas davantage que les Etats-Unis.

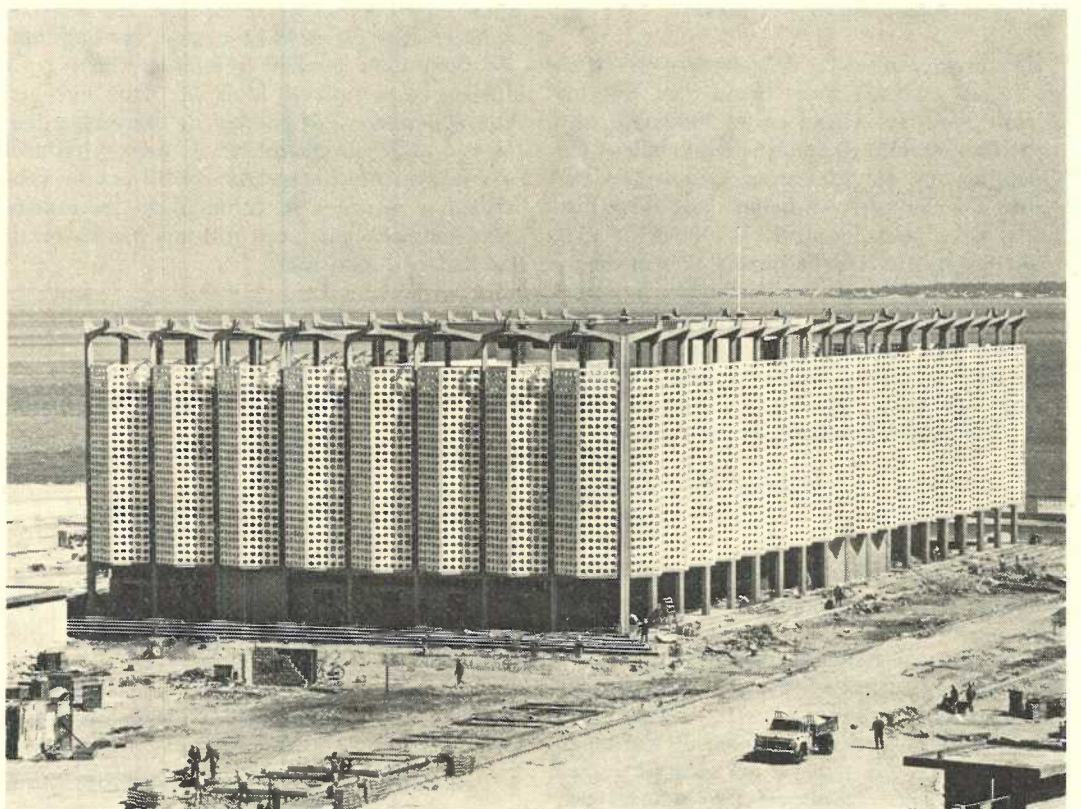
Tout ceci est-il un avant-goût de ce qui attend les émirats du golfe Persique, promis à une prochaine indépendance ? Nous avons demandé son avis à un ancien officier britannique qui connaît bien la région, et qui nous écrit ce qui suit.

expliquer leur « fuite » en 1967 et « l'indépendance », hâtivement accordée sous la menace de quelques grenades à main, coups de fusils et d'appels au « nationalisme arabe » ? Dix jours après leur départ, des « Mig » atterrirent à l'ancien aéroport de la RAF à Khormaksar.

Une des conséquences, hélas prévisible, de la débacle d'Aden, fut l'annonce du retrait des troupes britanniques de leurs bases de Bahrein et de Sharjah et la dénonciation des traités de défense conclus avec les neuf émirats du golfe.

Pour remplir le vide militaire et politique qui suivra le départ anglais, et dans l'intérêt de la stabilité de toute cette région, une Union des émirats arabes du golfe a été créée (le genre de fédération qui semble condamnée avant même de naître). Pour comble, le général qui commandera le retrait britannique est celui-là même qui présida à l'évacuation d'Aden après l'effondrement du gouvernement de la Fédération d'Arabie du Sud en 1967 !

Cette Union des Emirats arabes réussira-t-elle ? Tant de questions restent sans réponse que l'on hésite à formuler un diagnostic : quelle influence exerceront les hostilités entre tribus, les armées privées de suzerains locaux,



The Times London

Le nouveau siège du gouvernement de Bahrain, construit sur un terrain gagné sur la mer.

Hommage à Emmanuel de Trey

Avec le décès d'Emmanuel de Trey, survenu à Lausanne le 11 janvier, une page de l'histoire de la Suisse — et certainement une page de celle de Caux — se tourne.

Vaudois de vieille souche, mais domicilié jusqu'en 1943 à Zurich, où l'avait appelé la direction de vastes affaires dentaires nées grâce à son talent scientifique, Emmanuel de Trey fut parmi les premiers Suisses qui rencontrèrent Frank Buchman et décelèrent les forces de renouveau qu'allait apporter le fondateur du Réarmement moral. Celui-ci fut souvent l'hôte de M. et M^{me} de Trey, dont la maison devint, dans les années d'avant-guerre, un lieu de rencontre où beaucoup de Suisses trouvèrent une nouvelle conception des relations sociales et de la mission de leur pays.

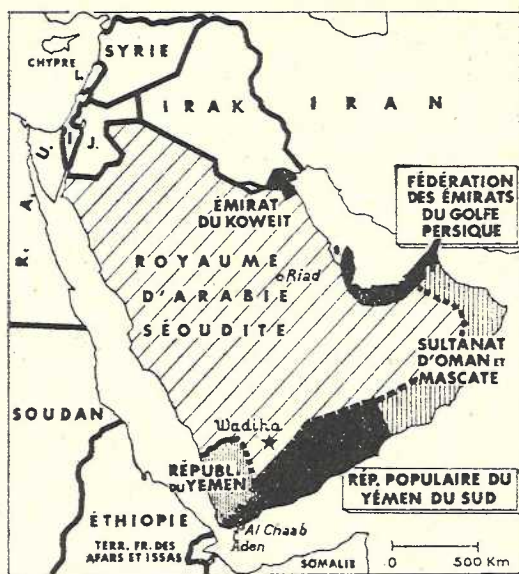
Emmanuel de Trey fut aussi influencé par ces idées ; il décida de pratiquer une honnêteté totale en matière fiscale, exemple de poids qui n'allait pas être sans conséquences. Plus tard, lors de la création du centre de Caux, M. de Trey put mesurer de près l'audace et la foi des promoteurs de cette initiative et s'il trouva parfois leurs idées vraiment très « révolutionnaires », il accepta néanmoins de faire partie du Conseil de la Société immobilière de Caux, propriétaire des immeubles et contribua très généreusement à l'immense effort entrepris.

Bien plus, on le vit souvent participer aux rencontres de Caux, ainsi qu'à d'autres qui avaient lieu en Amérique du Nord ou au Brésil, au Japon ou en Afrique.

Retiré dans sa belle propriété de Pierraz-Portay, Emmanuel de Trey aimait y recevoir des visiteurs de près ou de loin et nombreux sont ceux qui bénéficièrent de son hospitalité. Tous ceux qui ont eu alors le privilège de l'approcher ont été sensibles à cette capacité qu'il avait d'établir le contact avec autrui, fut-il grand ou petit. Comme l'écrivait ces jours-ci un jardinier lausannois : « Sa fierté a été de rester simple et ouvert avec chacun. »

C'est ce que devait souligner le pasteur Diserens lors du service funèbre au temple de Pully. « Dieu a passé dans la vie de cet homme, dit-il, et quand Dieu intervient dans une existence humaine, l'être s'en trouve marqué plus que par les traits de caractère. » Et il ajoutait : « La foi d'Emmanuel de Trey était simple et vraie comme celle d'un enfant... Cette foi était aussi source de reconnaissance qui s'exprimait de façon concrète par une générosité spontanée, sans cesse renouvelée. »

A sa famille, *Tribune de Caux* tient à exprimer sa plus vive sympathie.



Carte du Figaro

les pressions occultes ou ouvertes étrangères ?

Pourtant, on peut être certain d'une chose. Si Aden fut un fiasco britannique, les émirats du golfe, laissés à eux-mêmes, ne tiendront pas longtemps, et ce sera une débâcle de l'Europe. Celle-ci ne peut pas oublier que la moitié de ses ressources en pétrole provient du golfe Persique. Que la guérilla s'installe dans la région, que des « mouvements de libération » fassent tout sauter, que l'instabilité politique prédomine et c'est tout l'avenir des ressources énergétiques européennes mis en jeu.

On pourrait croire que l'Occident aurait, enfin, appris sa leçon et compris que l'amélioration des conditions matérielles d'un peuple ne suffit pas à assurer son indépendance et la « démocratie ». Il faut, n'est-il pas vrai, une « idéologie » de la liberté qui, pour gouvernants et gouvernés, assure les bases morales de la vie et de la société. Le comprendra-t-on assez tôt pour que l'avenir des États bordant le golfe Persique ne soit pas aussi dramatique que celui d'autres pays ?

De nombreux dirigeants arabes que je connais ne voient pas sans anxiété leurs jeunes étudiants entrer en contact avec la déliquescence morale de l'Occident. C'est pourquoi nombre d'entre eux se tournent vers Caux pour y trouver le complément moral des connaissances techniques que donnent les universités européennes. Mais Caux a besoin de l'appui — humain, financier et matériel — des meilleurs des Européens, de ceux qui pensent et voient loin. L'Islam y fera écho immédiatement.

Wm. C.

Bourgeoisie pour tous ou révolution permanente

Les esprits modérés espèrent que la stabilité économique et l'augmentation générale du profit permettront de construire un heureux compromis entre société capitaliste et société marxiste. Cette forme de société répond certes au désir de sécurité et de bien-être qui existe en chacun. Elle est, au fond, la bourgeoisie pour tous.

Pour les esprits révolutionnaires, participer à l'élaboration d'une société de profit — même améliorée — paraît une trahison. Si l'on regarde le tiers monde, le fossé s'élargissant entre pays riches et pays pauvres, la faim dans le monde, et toutes les souffrances créées par les guerres connues et les guérillas ignorées, on les comprend.

Mais alors, l'idée de révolution permanente ne mènera-t-elle qu'à des désordres croissants et des violences accrues, entraînant inévitablement des réactions brutales de la part des forces de l'ordre ?

Existe-t-il une troisième voie qui ne soit pas une oscillation entre ces deux pôles : marxisme (quelle qu'en soit la forme), capitalisme (quelle qu'en soit la forme) ?

Il n'y a pas de structure, aussi bonne soit-elle, au sein de laquelle la liberté et la dignité des uns et des autres n'est mise en péril par l'égoïsme et la soif de pouvoir de certains. Il faut une révolution permanente, non pas pour dissoudre des structures — ce qui n'est pas trop difficile — mais pour ébranler les motivations profondes qui poussent chacun à

vouloir s'installer dans le confort et à en jouir. La vraie révolution permanente, c'est le ressourcement permanent de nos raisons de vivre.

La construction d'un monde nouveau ne sera jamais achevée. C'est là le grand leurre de la société marxiste, qui sacrifie des générations et des vies pour arriver à l'élaboration d'une société aux lendemains perpétuels. C'est là le leurre du capitalisme, qui espère que lorsque les gens baigneront dans le confort, ils resteront tranquilles.

Construire un monde nouveau, ce n'est pas seulement satisfaire les besoins de l'homme, mais c'est donner à ce dernier la grandeur et lui permettre de trouver sa destinée.

La révolution permanente au cœur des motivations de chacun, librement choisie, courageusement poursuivie dans la vie privée et publique, voilà qui permettra aux esprits révolutionnaires de dépasser le harcèlement stérile et coûteux, dans lequel ils se cantonnent. Voilà qui permettra à l'homme installé de découvrir une voie d'aventure. Voilà qui permettra aux esprits généreux d'entrer dans cette dimension révolutionnaire où leurs aspirations deviennent action.

Révolution permanente du changement, là l'intelligence ne suffit pas. Il y faut l'obéissance à la voix intérieure, le changement permanent de vie et de pensée confronté avec des critères moraux absolus. Alors, nous verrons des structures nouvelles se mettre en place et continuer constamment à se modifier.

Ch. M.-W.

TRIBUNE DE CAUX

Paraît le vendredi tous les 15 jours
Publié par Editions
Théâtre et Films de Caux S. A.
Rédaction, administration, publicité :
1824 Caux
Tél. (021) 61 42 41 CCP 10 - 253 66

Abonnement ordinaire d'un an :

Suisse Fr. 15.—
Autres Pays Fr. 18.—

France F 20.—
à verser au CCP 73, Lyon,
Société Générale, Annemasse

Prix spécial pour étudiants :

Suisse Fr. 9.—
France F 10.—

Rédacteurs responsables :

Daniel Mottu, Paul-Emile Dentan
Imprimerie Corbaz S.A., Montreux

Extrait du *Courrier d'Information*
du Réarmement moral, Paris.

Nigeria: comment reconstruire ?

ON épiloguera longtemps sur la tragédie biafraise, née des soubresauts qui agitérent la Fédération du Nigeria dès 1966 : l'assassinat de chefs politiques et militaires, les massacres des Ibos par les populations du Nord, et enfin la fuite et le regroupement des Ibos dans leur région d'origine qui proclama son indépendance. Accepter cette sécession, c'était, pour Lagos, faire un véritable hara-kiri politique et consacrer le démembrement progressif du Nigeria, pays édifié, rappelons-le, sur la coexistence de trois cents ethnies. Revendiquer le droit des peuples à disposer d'eux-mêmes, c'était, pour le Biafra, légitimer son action et protéger, croyait-il, l'existence des Ibos, persécutés pour avoir occupé des postes importants dans le pays. Qui a raison ? Qui a tort ? Ce n'est pas à nous de le dire. Mais il faudra bien qu'un jour ou l'autre la carte de l'Afrique, rapidement délimitée à grands coups de crayon par les puissances coloniales européennes réunies à Berlin en 1892, soit revue par les dirigeants africains, plus sensibles aux réalités techniques et économiques que ne l'étaient les colonisateurs du siècle dernier.

Ainsi, au-delà de la vaste campagne de secours aux populations affamées qui s'organise aujourd'hui, c'est l'Afrique de demain qu'il faut construire. Sous le titre : « Deux tâches écrasantes pour l'avenir, la reconstruction et la réconciliation », Philippe Decraene écrit dans *Le Monde* : « Personne ne pouvait prévoir la durée et l'acharnement des combats. Aussi — dans chacun des deux camps — quelques-uns parmi les dirigeants songent-ils moins aujourd'hui à établir des responsabilités qu'à méditer sur leurs propres erreurs et à favoriser la réconciliation nationale. »

Aux Africains d'aider

Il y a quelques mois, nous recevions à notre rédaction la lettre d'une personnalité congolaise, l'une des chevilles ouvrières de la récon-

ciliation des deux tribus baluba et lulua qui se livrèrent une lutte sans pitié au seuil de l'indépendance du Congo. Il y a dix ans, cet homme, avec quelques autres, eut le courage de mettre en application les principes du Réarmement moral.

Les contacts qui en résultèrent, les représentations de films qui furent organisées pour les masses et les dirigeants, les émissions de radio qui diffusèrent un message d'espoir et surtout les changements d'attitude qui s'opé-

rèrent, culminèrent en une vaste « réconciliation nationale » dans la capitale congolaise devant le président, le gouvernement et le corps diplomatique. Pendant les mois qui suivirent, les chefs des deux ethnies se rendirent ensemble, soir après soir, dans tous les villages des deux tribus, sceller ensemble, au vu et au su de tous, l'amitié retrouvée.

Parlant de l'avenir du Nigeria, cette personnalité congolaise nous écrivait : « Nous aimerions pouvoir envoyer dans ce pays, avec l'appui de notre gouvernement, une mission composée des hommes qui ont été à l'origine de notre réconciliation lulua-baluba au Kasai. »

N'est-ce pas en suivant ce chemin-là que le Nigeria renaîtra, renouvelé, des profonds ravages creusés par quatre années de tragédies ?

P.-E. D.

Commentaires de presse

Sous le titre significatif de « Mauvaise conscience et polémiques », *Le Monde*, de Paris, a publié une revue de presse de journaux d'Est et d'Ouest consacrés au Nigeria. Nous en extrayons les citations suivantes :

GAZETTE DE LAUSANNE : *La forêt des intérêts était touffue. La morale et les bons principes ont été invoqués par les soutiens des deux camps. Dans cette affaire, les Anglo-Saxons ont défendu d'abord leur pétrole et les Soviétiques ont uniquement procédé selon une volonté de pénétration en Afrique noire qui spéculait sur les forces musulmanes alors qu'au Nigeria, idéologiquement, ce sont les Ibos qui sont les gens progressistes.*

PRAVDA, Moscou : *Peut-être un certain nombre de personnes, en Occident, sont sincèrement disposées à aider le peuple nigérian. Mais la vague d'hystérie qui vient de se lever confirme l'existence de motifs de « plus grand poids » derrière cette frénésie de « missions de secours » qui s'est emparée ces jours-ci de la propagande occidentale.*

AGENCE DE PRESSE GABONAISE : *Si le lion britannique commence à reculer, l'ours soviétique a commencé à planter ses griffes et il ne lâchera pas prise.*

L'OPINION (organe de l'Istiqlal), Rabat : *La victoire du Nigeria doit être considérée à juste titre comme la victoire de l'Afrique et des Africains sur les forces occultes dont l'esprit rétrograde n'a pas su s'élever au-dessus de l'idée d'une certaine Afrique faite pour être exploitée et asservie.*

CARREFOUR (Paris) : *C'est l'honneur de l'Europe continentale que d'avoir porté secours au Biafra.*

L'ECONOMIST, Londres : *Le Nigeria est le premier pays important d'Afrique qui ait traversé à notre époque une telle épreuve sans l'intervention de troupes étrangères. Un tel événement a inévitablement ses conséquences... Tout dépend de savoir si le général Gowon et ses supporters de Grande-Bretagne ont misé sur la naissance d'une Afrique de type nouveau ou sur une tentative désespérée de résister aux pressions irrésistibles d'une vieille Afrique non régénérée.*

Le TIMES, Londres : *Le plus grand problème du général Gowon sera le démantèlement de son armée, avec son vaste appareil logistique, les occasions de profit qu'il entraîne, ses conseillers russes et ses pilotes étrangers ainsi que ses stocks d'armement en surplus. Les voisins du Nigeria seront soucieux de voir ce désarmement commencer.*



Le spécialiste
du vêtement féminin

la maison du tricot sa

lausanne

genève

neuchâtel

fribourg

la chaux-de-fonds

bâle

Le rôle de la famille dans la formation du caractère II

par M^{lle} Dorothy John, éducatrice anglaise

De nos jours, les jeunes parents entendent dire bien souvent : « Méfiez-vous ; ne contrariez pas votre enfant, ne lui dites pas « non », permettez-lui de s'exprimer et de choisir ce qu'il veut. » Et on ajoute que, faute d'obéir à ces préceptes, on risque chez l'enfant des résultats désastreux. Pourtant, si on les applique, on prépare des jeunes gens qui se croiront tout permis. Il est évident que si on vous laisse prendre tout ce que vous voulez dans la maison et vous en servir comme si ça vous appartenait, dire ce qui vous passe par la tête à n'importe qui, faire tout le bruit possible pour obtenir quelque chose, frapper ceux qui s'opposent à vos volontés, choisir ce qu'il vous plaît de faire, de manger ou de porter, vous allez continuer à en faire autant plus tard. Le résultat se manifeste alors dans le monde sous forme de vol, révolte, violence, immoralité, vice et délinquance. N'est-ce pas ce que nous avons tous les jours sous les yeux ? Je reste persuadée que ces difficultés ont leur origine beaucoup plus tôt, lorsqu'on n'a pas su dire « non » à un jeune enfant, et que les adultes n'ont pas pris le temps de lui consacrer leur pensée et de lui offrir une vie intéressante.

Un ouvrier de Londres et sa femme m'ont demandé il y a trois mois si je pouvais aider leur fille, âgée de onze ans, qui ne savait pas encore lire. Ils redoutaient quelque problème grave. L'enfant commença à venir me voir une demi-heure chaque jour. Elle apporta son manuel de lecture, du niveau d'un enfant de six ans. Il apparut tout de suite qu'à la maison on n'avait jamais appris à cette fille à persévérer en quoi que ce soit, ni à affronter les difficultés. Sa santé ayant donné quelques inquiétudes, les parents lui avaient toujours trouvé des excuses. Si elle n'aimait pas ce qu'on lui donnait à manger, elle le laissait. Elle se couchait le soir quand bon lui semblait, et regardait les programmes de télévision qu'elle voulait. Elle faisait l'école buissonnière sous le moindre prétexte et n'était jamais obligée d'aider à la maison. C'était là tout le « grave problème » que craignaient les parents. Ils en étaient eux-mêmes la cause.

Cette petite fille arrivait en classe avec la même attitude de paresse et d'indiscipline. En lecture, elle ne travaillait jamais sur un mot. Elle essayait de deviner, abandonnait après quelques minutes et se mettait à bâiller ou à se frotter les yeux ou le genou, s'attendant à ce que je lui offre ma sympathie.

Apprendre à affronter la vie

Elle venait chez moi depuis plus d'une semaine lorsque je dis à sa mère un jour : « Elle ne viendra pas ce soir, n'est-ce pas ? C'est le jour où elle va aux Guides. — Oh, non, répondit sa mère, elle ne va pas aux Guides. Elle y est allée deux fois et ne veut pas y retourner. — Pourquoi cela ? demandai-je. — Je ne sais pas trop. C'est une drôle d'idée qu'elle a. Ça l'embête. » Je dis à la mère : « Si j'étais à votre place, je découvrirais pourquoi elle ne veut pas y aller et je l'aiderais à surmonter l'obstacle quel qu'il soit. » Le lendemain, elle revint me voir, ravie : « Ma fille est allée aux Guides hier soir. On lui avait dit d'apprendre la promesse scoute et elle ne l'avait pas fait. La cheftaine lui en avait fait le reproche devant toutes les autres et ça ne lui avait pas plu. » Elle ajouta : « Ma fille ne pouvait pas lire la promesse, elle ne pouvait donc pas l'apprendre. Nous l'avons aidée et elle est partie heureuse. » Cette enfant est allée aux Guides régulièrement depuis. Et elle a appris à lire, parce qu'elle avait appris d'abord à se concentrer, à travailler dur et à faire face aux difficultés.

J'ai interrogé la mère d'un garçon de six ans sur ce qu'elle pense du foyer familial en tant que terrain de formation du caractère. Voici ce qu'elle m'a répondu dans une lettre :

« J'ai appris à attendre beaucoup de notre enfant. Il n'en a pas toujours été ainsi. J'avais tendance à feindre d'ignorer la désobéissance, l'impolitesse, le refus de manger de tout, sous prétexte qu'à deux ou trois ans il était trop jeune. Mais j'ai appris à viser haut et à lui apprendre de bonne heure les leçons dont il aurait besoin plus tard.

Je crois que la famille est un bon terrain de formation pour le caractère, à condition que le niveau de ce qu'on attend soit suffisamment élevé et que l'enfant ait la sécurité de savoir qu'il ne pourra, sur aucun point, contourner l'autorité des parents.

» Les enfants qui n'apprennent pas à obéir à leurs parents ne sauront pas obéir à Dieu.

» J'ai passé quelque temps dans une famille où la mère, atteinte de cancer, se savait condamnée à brève échéance. Elle était convaincue qu'il lui fallait élever ses enfants de telle sorte qu'en fin de compte ils sachent tenir ferme par eux-mêmes et prendre les bonnes décisions dans leur vie. Dans son cas, la nécessité d'agir ainsi paraissait peut-être plus évidente que pour nous, mais il me semble que si des enfants nous sont confiés, c'est pour que nous les élevions ainsi.

» Puisque notre foyer et nos vies sont consacrés à servir Dieu et à refaire le monde, il est indispensable et bien naturel que nos enfants, dès leur jeune âge, jouent leur rôle dans cette tâche, par leur conduite et leur attitude envers ceux qui les entourent et nos invités. Pour eux, c'est satisfaisant, naturel, et donne un excellent point de repère pour les critères de vie que nous visons. »

Il est indispensable que les adultes qui entourent l'enfant soient unis pour tout ce qui concerne son éducation. Je crois que les pères doivent partager à égalité avec les mères la responsabilité des différents aspects de l'éducation des enfants, les décisions concernant l'apprentissage de la différence entre le bien et le mal, ce qui sera permis ou défendu à l'enfant, les programmes qu'il aura le droit de regarder à la télévision, le choix de ses lectures, l'heure de son coucher, les bonnes manières, l'argent de poche, les camarades pour s'intéresser à eux et s'occuper d'eux, le genre d'études, le choix de l'école, les entrevues avec le directeur ou la directrice.

Il nous faut créer des foyers, une vie familiale plus satisfaisants et plus riches d'aventures que tout ce que l'enfant pourrait rechercher au-dehors. Qu'il y trouve l'unité, la joie, des activités et des distractions satisfaisantes, des conversations stimulantes, et un but de vie qui le captive.

Si notre enfant était physiquement en danger, ou gravement malade, nous nous lancerions de toutes nos forces dans la bataille pour sa vie. En fait, la vie de nos enfants est en danger dans le monde d'aujourd'hui et il nous faut nous concerter, travailler, lutter pour les sauver. Ils sont en butte à une tentative organisée de subversion et de perversion, à une échelle colossale. Ce que nous leur donnons devra de toute évidence être plus attirant pour eux. C'est là notre responsabilité.

Les enfants ne nous en veulent pas de les traiter avec justice et fermeté. C'est ce qu'ils attendent.

Il y a quelques mois, M. Quintin Hogg, député aux Communes, écrivait dans un journal anglais :

« Récemment, une section locale de la British Medical Association a organisé une réunion pour les jeunes où on les encourageait à exprimer leurs doléances vis-à-vis de la génération précédente. Je m'attendais à une longue série de récriminations contre la discipline et la répression.

» A ma grande surprise, le discours le plus émouvant fut prononcé par une jeune fille qui dit : « Nous ne voulons pas que nos parents » et ceux de leur génération soient des frères et sœurs aînés, ou des » copains. Nous voulons qu'ils nous disent ce que leur expérience les » a amenés à croire. Nous avons l'air de leur en vouloir quand ils » le font. Nous les combattons pour éprouver ce qu'ils nous disent. » Nous ne sommes peut-être pas d'accord avec eux, parce que nous » croyons qu'ils ont tort. Mais cela n'y change rien. Nous ne leur par- » donnerons jamais si, par peur de ce que nous pourrions penser » d'eux, ils refusent de nous dire ce qu'ils croient vrai. »

C'est la requête et le défi que je veux vous laisser aujourd'hui.



A la récente conférence de Panchgani, M. Maruthi Yadev, (à gauche), fermier de la région, dont le village et les terres sont en pleine expansion à la suite de réconciliations familiales ; M. Paul Lapun, délégué de l'île de Bougainville à l'assemblée de Papouasie - Nouvelle-Guinée, qui vient d'inviter la troupe de « Il est permis de se pencher au-dehors » à se rendre dans son pays, et M. Osman Ibrahim d'Ethiopie.

Photo Maillefer



M. Robert Carmichaël, l'industriel français du jute, dont on sait les inlassables efforts pour établir de plus justes relations économiques entre pays producteurs et utilisateurs de matières premières, en conversation avec M. Shivmangal Rai, vice-président de la Fédération panindienne des travailleurs du sucre. M. Rai compte parmi les centaines d'Indiens qui se sont engagés à contribuer au financement du centre de Panchgani. « Je ne suis pas riche. a-t-il dit, mais je désire donner 2 % de mon salaire. »

Panchgani: un pari sur l'avenir

LE Krishna prend sa source dans les Gaths, chaîne montagneuse nord-sud qui borde la côte ouest de l'Inde. Né à cinquante km. à vol d'oiseau de l'océan Indien, le fleuve s'oriente vers l'est et parcourt 1500 km. pour aller se jeter dans le golfe du Bengale. Ainsi les eaux du Krishna emportent à la mer les cendres des morts de mille et mille villages, dont les temples s'égrènent sur les rives sinueuses de la rivière sacrée à travers le vaste plateau central.

Au pied des Monts Sahyadri, le fleuve coule majestueusement dans une large vallée que domine Panchgani, station climatique à 100 km. au sud de Poona. Depuis deux ans, la petite ville qui était connue seulement par ses nombreux hôtels et ses excellents lycées s'est placée sur la carte du monde.

C'est en effet là que s'est édifié *Asia Plateau*, le centre du Réarmement moral, lieu de ralliement indien offrant à l'Asie, soumis au bouillonnement de forces divergentes, une plate-forme d'unité.

Quelque deux cents délégués de l'Inde et d'autres nations asiatiques sont venus à la rencontre des Occidentaux pour une « Conférence de l'Est et de l'Ouest » où 23 nations sont représentées.

Le centre du Réarmement moral à Panchgani offre en lui-même le témoignage d'une réalisation contre l'adversité, l'accomplissement de l'impossible. L'histoire commence avec la vision d'avenir née au cœur d'une poignée d'hommes en 1964, Rajmohan Gandhi en tête. En trois ans d'efforts persévérants, ils communiquent cette vision à des milliers d'Indiens et réunissent les premiers moyens matériels sur place avec l'aide de l'Europe et de l'Australie.

C'est ensuite une lutte acharnée : la montagne est aride, les vents violents, l'eau rare. Sur les dix hectares il n'y a pas un seul arbre. Le puits tarit au milieu de la saison sèche. Les gens des villages disent que de

mémoire d'homme aucune culture n'a jamais réussi en cet endroit.

Pendant plus de deux années, il faudra aller chercher de l'eau dans la vallée par camions pour donner à boire aux bêtes et pour les constructions.

Aujourd'hui, deux nouveaux puits ont été creusés ; l'un d'eux a été financé par le Secours catholique en France et par les lecteurs de la *Tribune de Caux*. Non loin des bâtiments du Centre de conférences s'élève une ferme ; les champs plantés de riz et de maïs ont donné leur première récolte ; on vend deux mille œufs par semaine aux établissements scolaires de Panchgani ; l'étable abrite cinq bêtes à cornes et il y en aura bientôt dix, car le maire de Perth (Australie) a fait récemment cadeau de la somme qui permet de doubler le troupeau et le bâtiment.

La région de Nantes peut s'enorgueillir d'avoir été associée à cette entreprise. Une famille nantaise a consacré une somme provenant d'un héritage au système d'irrigation par récupération des eaux usées. Un pépiniériste nantais a donné des pommiers et des rosiers. Des fonds recueillis en Loire-Atlantique contribuent à la construction des bâtiments résidentiels et à leur fonctionnement.

L'édification du Centre de Panchgani, en outre, n'a pas seulement donné à dix-neuf mille personnes de l'Inde ou d'autres pays l'occasion de faire un don — de leur nécessaire ou de leur superflu — mais a donné à tout Indien, qu'il soit paysan ou politicien, une espérance et un défi. Les gens simples ont été les premiers à répondre à ce défi. C'est en allant connaître dans leurs villages les ouvriers et paysans associés à cette grande tâche, que nos compatriotes ont eu la meilleure compréhension du vaste mouvement qui peut arracher l'Inde à la stagnation.

Deux ans plus tard, à l'ouverture de la Conférence internationale qui s'est poursuivie jusqu'au 5 janvier 1970, les interventions

les plus significatives étaient sans doute celles des frères Maruthi Rao, qui cultivent des terres situées à une trentaine de kilomètres du Centre.

« Ici, disaient-ils en substance, d'ennemis que nous étions, nous sommes redevenus des frères. Nos hameaux produisent des récoltes plus abondantes. On ne voit plus de beuveries et de rixes. Un changement se produit dans nos vallées à la vitesse du cheval au galop. »

D'éminents hommes politiques de l'Assam disent qu'à Panchgani ils ont trouvé le remède à de graves conflits internes qui allaient plonger dans la guérilla cette région nord-est de l'Inde. Assurément, le Réarmement moral va jouer ce rôle de réconciliateur entre maintes ethnies déchirées par les haines partisans.

Cependant l'auteur de ces lignes attache encore plus d'importance à une révolution silencieuse qui va un jour ou l'autre atteindre les masses paysannes de l'Asie. C'est cette révolution silencieuse qui a atteint le jardinier Devraj et sa famille voici deux ans. Le même Devraj dit aujourd'hui avec un large sourire : « Je n'ai jamais manqué de donner chaque mois une journée de mon salaire pour que le travail du Réarmement moral grandisse en Inde. Faites-vous en sorte chez vous que les hommes importants vivent le Réarmement moral ? »

Voilà pourquoi M. Rajmohan Gandhi pouvait déclarer devant les délégués (de la rencontre Est-Ouest) : « Partout aujourd'hui on réclame une solution immédiate et radicale. Soit : mais faute de créer l'homme nouveau, nulle solution n'est vraiment radicale et n'apportera de remède au chômage et à la misère de notre pays. Mais si nous apprenons à forger des hommes nouveaux, nous arriverons à résoudre nos problèmes économiques. »

M. NOSLEY.